

qui trouvent chez nous un marché spécial, il est cependant certain qu'elle peut recevoir à des prix convenables la masse de notre production, si sa qualité devient assez bonne pour en justifier l'exportation. Je parle toujours de la question de prix, la condition d'une amélioration de qualité dans nos beurres inférieurs est certainement essentielle à ce commerce que nous pouvons ouvrir, et cette amélioration comme nous la verrons dans des lettres subséquentes, doit s'opérer dans la fabrication, dans l'emballage, dans le mode d'expédition, etc... Rappelons en passant ces quantités considérables de beurre empaqueté chez les marchands (*à repacké*) sacrifié à 10 et 12 cents, pendant que bien fabriqué et bien empaqueté il eût obtenu facilement de 18 à 20 cents en Angleterre.

3. Il faut constater la probabilité économique d'une baisse dans le prix de toutes les cultures de la ferme. La production qui augmente surtout, la concurrence qui s'accroît dans tous les quartiers, amènent la réalisation de ce fait prévu. Le beurre n'y échappera pas plus que le reste. Mais si l'on considère les avantages généraux de la production du beurre, pourquoi n'en pas fabriquer, au lieu de cultiver du blé ou de faire du fromage qui se vendront aussi à bas prix? Une citation de certaines remarques du professeur Robertson, de Guelph, à propos des avantages résultant de la production du fromage, supplantera à plus forte raison à celle du beurre. "L'industrie laitière, au moyen des fromageries par exemple, a sauvé des districts entiers de la ruine qui les menait dans l'épuisement du sol. Des terres qui ne rendaient plus, ont été restaurées par elle et elles ont donné des revenus annuels satisfaisants. D'autres districts, moins gravement atteints, ont été enrichis par elle. La seule augmentation dans les revenus, capitalisée à six pour cent, représenterait chez nous au-delà de 30 millions de dollars." Nous ne prêchons pas le remplacement du fromage par le beurre, bien entendu, mais nous voudrions qu'il prit sa place comme son égal. Et quand cette baisse de prix régnera, il reste à savoir peut-être si le beurre ne tiendra pas mieux son prix que les autres denrées de la ferme, dont la production demande moins d'intelligence et de savoir faire. Dans une des conférences entendues la bas, un M. Smith disait que les produits de la laiterie ont moins souffert que tout le reste de la baisse générale des prix."

4. Les prix du marché anglais ne seront pas toujours trop bas pour nous empêcher de songer à la concurrence contre les européens. A l'intelligence et l'esprit d'entreprise de ces derniers, nous pouvons opposer les mêmes qualités, augmentées de l'énergie caractéristique de notre nouveau monde. Aux distances et à la cherté de la main-d'œuvre, nous trouverons une compensation dans

**NOS TERRES ET NOS LOYERS A BON MARCHÉ**

Les inventions modernes atténuent les distances. La densité des populations européennes augmente la valeur des terres, les loyers, les taxes, etc. Si nous ne pouvons pas trouver profit à produire ce que les européens vendent, ce sera faute à nous de ne pas employer de bonnes méthodes. J'ai entendu bien des plaintes en France et en Angleterre, à propos des prix payants du jour, et je les crois rendus à ce point qu'ils permettent tout juste aux producteurs d'y trouver leur vie.

Encore une citation du professeur Robertson, à propos des prix futurs du fromage; son opinion vaut pour moi, à ce sujet, celle de n'importe quelle autorité :

"Il n'y a pas beaucoup à compter sur des prix élevés pour notre fromage. Il est même possible que huit cents soit la moyenne de ce que nous obtiendrons. A tout événement, je conseille aux cultivateurs de travailler à produire du lait assez économiquement pour faire un profit même à ce prix-là. Notre fromage, si nous le vou-

lons, nous coûtera aussi bon marché qu'à qui que ce soit, et si la concurrence devient encore plus serrée, nous ne serons pas les premiers à sortir de l'arène."

En résumé, disons donc qu'il se trouve en Angleterre un marché praticable pour nos denrées laitières, et que, pour y réussir, il faudra leur donner le niveau de qualité nécessaire, et

**LES PRODUIRE ÉCONOMIQUEMENT.**

W. H. LYNCH.

L'œuvre de M. Ed. A. Barnard appréciée en France.

M. Tardivel, au cours de son voyage qu'il accomplit actuellement à travers l'Europe, est allé visiter la fameuse école d'agriculture de Beauvais, la plus célèbre du monde entier.

Voici en quels termes il rend compte de cette visite dans une lettre adressée à la *Vérité* et dont nous tirons les extraits suivants.

Nos lecteurs verront quel cas les chers frères qui dirigent cette école, font des travaux exécutés dans notre pays par M. Ed. A. Barnard. L'œuvre qu'il poursuit depuis de longues années est prise par eux à sa juste valeur et ils y portent un grand intérêt.

Une pareille appréciation venant de tels maîtres dans l'art agricole, devrait inspirer de sages réflexions à tous ceux qui règlent ici la marche des progrès de l'agriculture.

Ces quelques remarques faites, nous laissons la parole à M. Tardivel.

(*Courrier du Canada*)

Beauvais, mardi le 16 octobre.

Beauvais, ville de 17,000 âmes, est située à 79 kilomètres au nord de Paris.

Nous y sommes arrivés vers une heure de l'après-midi. Le directeur de l'institut agronomique le cher frère Eugène, est un personnage en France. Il est universellement connu et estimé pour sa science agricole, son franc parler, son énergie et sa grande originalité. Ce n'est pas lui qui va par quatre chemins, quand il

s'agit de dire son fait aux puissants de ce monde. Le frère Eugène s'intéresse beaucoup au Canada et au mouvement agricole chez nous. Il connaît très bien M. E. A. Barnard et apprécie hautement ses travaux; il est aussi en relations suivies avec M. Ls Beaubien.

Occupé à faire subir les examens aux nouveaux élèves, le frère Eugène n'a pu guère me voir qu'après sept heures. Nous avons dîné ensemble et causé d'agriculture. L'après-midi, il avait prié le frère Adelin d'accompagner M. Desjardins et moi par la ville et de nous montrer les monuments.

.....

Paris, mercredi le 17 octobre :—Je suis entré à Paris très tard, ce soir, dix heures, n'ayant pu partir de Beauvais qu'après sept heures.

La journée a été employée à visiter, en compagnie du cher



BÉLIER ET BREBIS HAMPSHIRE-DOWN DU TROUPEAU BRAEWOLD.